

Le silence de Reinhard Jirgl
Romanesque de Tonino Benacquista

Pierre Popovic

Numéro 261, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86939ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2017). Compte rendu de [*Le silence* de Reinhard Jirgl / *Romanesque* de Tonino Benacquista]. *Spirale*, (261), 78–80.

La révolte des hapax

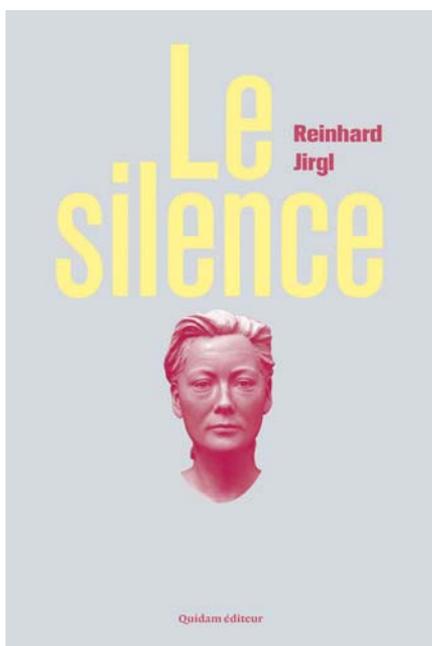
Par Pierre Popovic

ROMANESQUE

de Tonino Benacquista
Éditions Gallimard, 2016, 232 p.

LE SILENCE

de Reinhard Jirgl
Quidam éditeur, 2016, 611 p.



Le silence n'a ni incipit ni explicit, sinon sous la forme d'un même arbre généalogique, reproduit avant et après le corps du texte. Cinq générations issues de deux lignées qui se croisent lors d'un mariage en 1922, celles des Baeske et des Schneidereit, habitent ce végétal dont le ramage embrasse l'histoire de l'Allemagne de la chute de Bismarck au règne de Frau Merkel. Cela pourrait donner à penser qu'il s'agit d'une « saga », mais ce n'est pas le cas : le récit n'en a ni les logiques

de raccordement, ni la manie des prolongements indus, ni le pathos ordinaire, ni le relent d'épopée hérité des grandes légendes mythologiques ou historiques scandinaves. Pareilles, les deux arborescences sont là inertes, disposées comme deux cierges éteints bordant un catafalque déserté. Les traits qui relient les noms accompagnés des dates de naissance et de mort, avec quelques rares mentions semées au hasard - « réside à Bad Bentheim après 1945 », « Ingénieur (et collectionneur de pierres) » -, composent une figure géométrique noire, sèche et mal équilibrée. Ils font partie de « la bureaucratie de la biographie », laquelle prend des formes diverses au gré des pages et au fil de l'histoire du pays : juxtaposition de requêtes envoyées au Führer, au pouvoir socialiste sous la RDA ou à des universitaires afin de leur demander « de bien vouloir intercéder : en ma faveur » ; certificat de bonne conduite à la fin d'un emploi ; acte de décès ; brevet d'aptitude ; attestation d'invalidité ; fiche de renseignements sur la carrière militaire ; etc. Là croupit, enjôlée d'une servilité besogneuse, « L'infâme-Langue-des-Humblesujets adressée à l'infâme-Bureaucratie ».

Une curieuse accoutumance

Ce sont les 100 photos réunies dans un album de famille qui donnent sa structure au récit. Chacune de ces photos, non montrées, est présentée par une capsule laconique : « Johanna sur l'allée d'un parc, le bébé Henriette assis dans le landau, Mathildenbourg, été 1937 », « (de g. à dr.) Grand-père Werner, sa petite fille Corinna, assis à la table de la salle de séjour dans l'appartement de Greifswalder Strasse, Noël 1971 », etc. Georg Adam, narrateur de la première partie du roman, est chargé par sa sœur Felicitas de transmettre cet album à leur fils, Henry (cet inceste est un secret de famille), qui se prépare à partir pour les États-Unis. Aux yeux de Georg, cet acte de transmission est dénué de sens : d'une part il ne supporte pas son fils, qui le lui rend bien, d'autre part il tient le colis pour une sinistre « mort 100 fois figée », sans valeur aucune. Tout, ou presque, est l'objet d'un semblable abattement. Chaque mention de photo ouvre un chapitre qui parle de choses « hors du temps », de vieilles manies, de sauts dans l'immédiat, de rappels de sentiments qui traînent en longueur, de citations ou de copies de vieux documents dévitalisés, de

souvenirs sitôt nommés qu'ils font place à la satisfaction de pouvoir à nouveau les oublier. Le paradoxe est que ce feuilleté des temporalités dont sont conscients les narrateurs successifs est annulé par le procès scriptural du texte. C'en est au point où le lecteur se demande d'où lui vient le désir impérieux de continuer à lire. Trois réponses s'offrent à cette question. La première est de nature kierkegaardienne. Il y a qu'il est difficile de capituler face au désespoir. Quoiqu'il soit mis continûment en présence d'individus qui se débattent dans un monde où une cruauté insinuante gagne les corps et les esprits, le lecteur repart à l'attaque de la séquence suivante, habité contre toute raison d'un optimisme forcé, branché sur le mantra homéopathique bien connu : *ça va s'arranger*. La seconde réside dans la densité d'une écriture fascinante tant elle déménage dans les intertextes et les répertoires de signes. Exemple : «*Dès lors que chac-1 se voit allouer 1 destin pas plus grand qu'un bon de réduction au supermarché, l'ombre des corps se hâte au devant de l'Éternelle=Prochaine guerre. Dès lors qu'il s'agit pour les pauvretypes de crever, les riches=ordures rapprochent avec Ethos-Pathos-Athos-Porthos-Aramis : Ne te demande ! pas : que peut le=pays pour !toi, mais ?ce que tu peux pour.... !ton=pays. (Une phrase prononcée un jour par le Président d'Unpays encore partisan de l'esclavage 150 ans plus tôt. Un Président tombé par la suite sous les balles de ses propres compatriotes qui ont ainsi fait pour leur pays ce qu'ils ont.... pu.) –Et de même que La Loi se dirige exclusivement contre la-Bête, L'Ethos vise Iniquement les pauvres-gens. Si la merde rapportait plus que l'argent, les-pauvres seraient constipés à vie. Les-Riches vont bien même jusqu'à piquer les sous sur l'assiette de Madame Pipi.*» L'enchaînement crée un tournis addictif. Dans l'ordre : image condensée de l'horizon d'espérance sociale à l'heure du supermarché général; détournement de l'annonce de la résurrection des corps annoncée par le Christ vers la mort garantie par la «*Prochaine guerre*»; dénonciation violente de la domi-

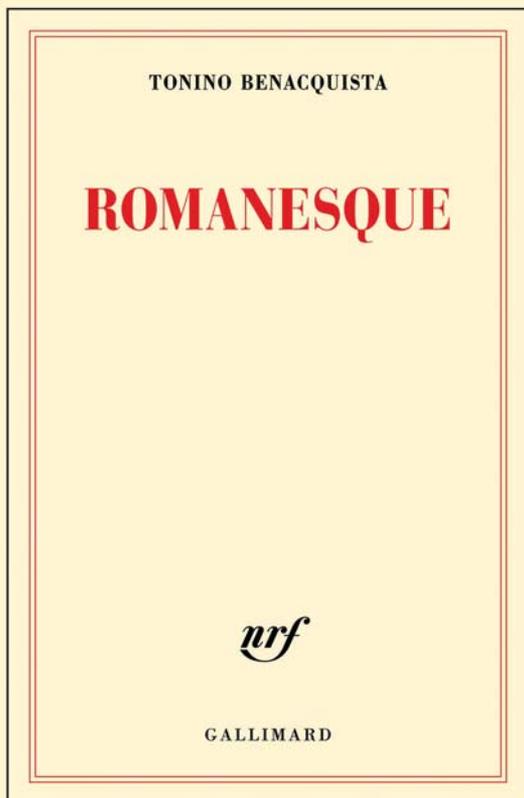
nation des corps par les riches, auteurs d'une manipulation idéologique agglomérant des attitudes morales entubantes (Ethos), de la grosse émotion (Pathos) et de la gloriole accordée aux militaires spécialistes du mousquet (Athos-Porthos-Aramis), le tout enveloppé dans l'uniforme d'un roman de cape et d'épée digne de Dumas; allusion aux États-Unis, leur esclavage d'hier préfigurant celui des «*pauvretypes*» d'aujourd'hui; citation en caractères gothiques d'une recommandation non moins entubante du président Kennedy; ironisation macabre de ladite recommandation dans l'évocation rapide de l'assassinat de Dallas; allusion furtive à la Bible (la Loi, la Bête) et nouvelle dénonciation de la manipulation idéologique (manque d'équité); maxime économique en mode scatologique; définition délibérément triviale du capitalisme de séduction omnipolaire (celui-ci va chercher de l'argent dans toutes les poches, sans exception). Il y en a pour plus de 600 pages de ce tonneau, rapport qualité sémiotique/prix imbattable. La troisième réponse est cet écorchement méthodique de la langue allemande auquel procède l'écriture : hétérogénéité typographique militante, déplacements des signes de ponctuation dans un but d'indications tonales ou rythmiques, oralisation de séquences à coup d'intensifs, permutations de lettres, substitutions de chiffres à des lettres, calembours, néologismes, mots-valises, mots conglomérés, esperluettes baladeuses, variations de la taille des polices, tout y passe. Faut-il souligner que la traduction de Martine Rémon est aussi brillante que phénoménale?

L'amour, de Louis le Vertueux à Donald Trump

Le mot «*romanesque*» souffre souvent d'une tautologie : est romanesque ce qui caractérise le roman, et vice-versa. Il est une définition autrement riche, troublante, plastique et mouvante¹ qui lui fait désigner tout ce qui relève d'une dépense et d'une prodigalité formelle; tout ce qui active le régime connotatif et tropique d'un texte : aventures surprenantes,

assauts de merveilleux ou de fantaisie, péripéties et rebondissements inattendus, dissémination d'objets de fascination (talismans, philtres, mirages), surchauffes lyriques ou pathétiques, inserts de pittoresque; tout ce qui apparaît comme un excès de la représentation et qui produit ici et là des sensations d'étrangeté et des genèses d'euphorie ou de dysphorie. À qui a le cœur de bien lire, tout cela n'apparaît pas comme un décor inerte. Au contraire! Ces vivres en apparence voluptueux entrent de plein droit dans le complexe de sens ouvert par un texte.

Romanesque, de Tonino Benacquista, cultive cette deuxième définition. Avec une liberté d'imagination joyeuse, assumée de façon luxuriante et détendue, le roman a pour foyer une rencontre amoureuse vitale, moins coup de foudre qu'évidence révélée, une sorte de *chabadabada* serein, débarrassé de toute glu sirupeuse : «*Un jour, un homme qui se rendait en ville pour négocier le fruit de son braconnage croisa une femme qui s'aventurait en forêt pour y remplir son panier de baies. [...] Mais soudain, en apercevant au loin la silhouette de l'autre, leur sang se glace, leur pas vacille. Un vertige qui dure moins d'une minute, le temps pour eux de rompre avec le monde d'avant, car plus jamais pareille occasion de se débarrasser des fardeaux de l'esprit ne se représentera.*» Cet homme et cette femme sont-ils les personnages d'une pièce de Charles Knight intitulée *Les mariés malgré eux*, créée à Londres en 1721? Sont-ils les ancêtres de ces amants qui, aujourd'hui, sont traqués aux États-Unis et qui aiment tellement le théâtre qu'ils veulent aller voir cette pièce qui est montée dans un théâtre de Chicago? Ou sont-ils carrément les manants réels inventés par ce Knight, à moins que ce ne soit par Shakespeare lui-même? À vrai dire, peu importe. Voici 1000 ans que le couple de *Romanesque* traverse les époques et parcourt le monde sans souci des frontières. À sa façon, il constitue un type moderne inédit : deux amants s'aiment passionnément, se donnent l'un à l'autre autant par l'esprit que



par le corps, vivent heureux à l'écart de la société, sans aucune acrimonie ni réserve à son endroit (ils vont en ville vendre leurs biens pour gagner de quoi vivre). Leur joie est si pleine qu'elle les mène à désirer apprendre maintes choses sur la science, la nature, les étoiles et la culture, avec une affection toute particulière pour le théâtre. Et c'est cela, ce bonheur assumé et discret, physique et spirituel, qui est insupportable, quelle que soit la société environnante. Sous l'Ancien Régime, les villageois du coin, envieux et fouineurs, se mettent à jaser, à les espionner, à leur faire des coups pendables, et le curé les suit, qui craint leur mauvais exemple sur «ses fidèles». Ils accepteront de se marier («malgré eux» et ce qu'ils pensent du mariage) pour faire bonne figure, mais cela ne suffira pas. Ils auront ensuite à leurs trousses les poètes, vexés de ne pouvoir écrire une pièce lyrique

capable de surpasser leur amour; les médecins, que tracasse la santé que leur apporte leur dévotion à Éros; les occultistes, qui ne parviennent pas à trouver le secret qu'ils leur prêtent; des religieux inquisiteurs, qui les suspectent des pires démoniaqueries; le roi de France lui-même, qui est malade et trouve injuste qu'ils soient en bonne forme. Tout ça les conduit à avoir la tête sur le billot. Les voici au Ciel. C'est pareil. Dieu estime qu'ils ont beaucoup trop célébré leur amour au lieu de le célébrer, lui, et vu que leur exemple risque de faire des adeptes parmi les citadins du Paradis, il les renvoie sur Terre en les séparant. Les voici à des milliers et des milliers de kilomètres l'un de l'autre. Situation romanesque par excellence. Le plus improbable a bien entendu lieu : après des voyages sidérants, auprès desquels ceux de Marco Polo semblent le fait d'un amateur, ils parviennent à se retrouver. À nouveau, ils subissent des réprobations violentes, quelque région du monde qu'ils abordent au fil des siècles. Tantôt c'est «*le grand rebouteux des nerfs*» (un psychologue) qui veut faire leur bonheur, tantôt c'est Satan lui-même qui les honnit, car leur comportement, s'il se généralisait, menacerait son projet d'Apocalypse. Partout et de tout temps, quelle que soit leur condition, artisans provisoires, comédiens itinérants, SDF, ils sont traqués. À mesure que le temps avance, les moyens d'identification, de surveillance et de répression deviennent de plus en plus puissants, passant de l'identification anthropométrique aux nouvelles technologies contemporaines. Il n'est désormais pas un écran, de quelque taille qu'il soit, qui ne montre leur faciès. Si les deux amants acceptent et affrontent tous les tourments qu'on leur inflige, c'est parce que le seul qui leur serait insupportable et mortel (ce qu'avait bien deviné Dieu, ce salaud!), ce serait «*la privation de l'être aimé*». Le seul défaut irritant de ce récit enlevé est que son duo vedette est désigné comme un «*couple de Français*», ce qui est malencontreux, car la fable possède une envergure universelle.

Deux anomalies génériques

Chacun à leur manière, *Romanesque* et *Le silence* font figure d'hapax dans l'orbitale du roman contemporain. Si leurs proses sont distantes l'une de l'autre, tous deux sont animés d'un esprit de révolte, lissé dans l'intrigue pour le premier, gravé dans la langue pour le second. Avec l'air de ne pas y toucher, le texte de Benacquista offre une petite encyclopédie des discours qui, se donnant pour tolérants et vertueux, veulent gouverner les consciences et les comportements : simples citoyens, religieux, politiques, lettrés, représentants de l'ordre, gens des médias, nouveaux technologues, tous ignorent le doute, veulent imposer leur loi et insupportent toute exception. À visière découverte, le texte de Jirgl montre des gens² qui essaient de vivre, et de sauvegarder un espace de liberté (une maison, un album de photos), mais qui sont perpétuellement en proie au «goût du temps». Âcre, cette saveur est celle que libère une histoire accablante où se suivent les fantasmes guerriers de l'Allemagne prussienne, la boucherie de 1914-1918, la montée de l'Allemagne nazie, la boucherie de 1939-1945, le passage à la dictature de la RDA, les mensonges jovialistes de la réunification allemande. À la fois révoltés et accablés sans discontinuation par des promesses et des chimères et des rêves de gloire qui trouvent toujours dans le passé de bonnes raisons pour saccager le présent et l'avenir : «*l'Avenir implique de déterrer le Passé : découverte de munitions*», ces gens s'efforcent de «perdurer» et rêvent qu'à cette logorrhée se substitue enfin un jour «le silence». ■

¹ Depuis une dizaine d'années, la revue *Romanesques* se consacre à l'exploration de cette notion. Pour les propositions initiales la concernant, voir Andreas Pfersmann, « La lanterne magique du romanesque », dans Alain Schaffner (dir.), *Romanesques I*, « Récit d'enfance et romanesque », Amiens, Centre d'études du roman et du romanesque de l'Université de Picardie, 2005, p. 13-61. Consultable en version électronique à cette adresse : <<http://www.voxpoetica.org/tj/articles/pfersmann.html>>.

² Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, ce sont les personnages féminins qui assument ce désir de résistance.